





**YOU**

*Site web* : [marcpautrel.net](http://marcpautrel.net)

Marc Pautrel

# YOU

roman



*Les mouvements du cœur  
se ralentirent un à un.*

FLAUBERT

© Marc Pautrel, 2012.

C'est une bâtisse curieuse, elles le sont toutes dans cette petite banlieue sous l'estuaire de la Loire : on dirait une maison landaise, avec un toit long et faiblement incliné, elle a des tuiles, contrairement aux constructions de la région qui sont toutes en ardoises, et elle n'a pas d'étage, elle est de plain pied, toute blanche, comme immaculée sous son toit orangé, avec ses volets de bois rouge sombre, rouge sang, couleur de corrida. À cet endroit de la France, en quelques kilomètres on passe du nord au midi, on bascule de l'autre côté, on saute la Loire. Les pavillons de cette banlieue sont les premières maisons du sud et leurs habitants se persuadent

que le soleil va s'attarder davantage ici qu'ailleurs.

Cette maison a sans doute été la villa estivale dont le couple rêvait. Tous les deux en vacances pour la vie. Je n'en ai plus le souvenir, mais peut-être y avait-il d'inscrit sur la façade un surnom en fer forgé, comme on le fait parfois sur les villas, j'en ai souvent vu, quelques kilomètres plus loin, le long de l'océan, elles s'appellent « Petit havre », « Villa Bella », « Mon Atoll », « Notre Château », « Pas Sans Peine », « Finalement », « Mon Repos », « Notre Rêve », « Fantaisie », « Une Folie ». Certes, on est ici en pleine ville, et dans une banlieue résidentielle et terne, mais c'est un peu comme si on était déjà au bord de l'océan, sur le seuil de ce qui succèdera au travail, ce sera enfin la vraie vie du temps libre, les vacances à jamais, enfin la retraite.

À la mort de son mari, le rêve a pris fin, le temps s'est arrêté. Tout, ici, dans ce pavillon de banlieue avec son immense

jardin, sa véranda, son garage, ses deux grandes pièces, tout avait été aménagé en prévision de leur retraite. Mais ça n'a pas marché, leur couple n'a pas duré puisque lui il est mort, le destin a tranché.

À cette époque, chaque fois que mes parents me disent que nous allons faire une halte pour passer voir Madame You, c'est à l'occasion des grandes vacances, donc il fait beau, c'est le plein soleil, comme si dans son quartier, tout autour de la maison, c'était toujours l'été, toujours la chaleur et la lumière.

La voiture sort de l'autoroute et s'engage dans les petites rues labyrinthiques, mon père hésite un peu, il doit retrouver ses repères, mais rapidement il reconnaît les rues et enfin la maison apparaît. Mes parents ont téléphoné le matin ou la veille pour dire qu'ils passeraient, elle est là, elle nous attend.

C'est une très vieille femme, une amie de mes parents, ils la connaissent depuis plus de dix ans, depuis bien avant ma

naissance, elle et son mari étaient des clients de mon père lorsqu'il était employé de banque ici, au guichet de la succursale, dans cette banlieue de la grande ville.

Aller la voir est un étrange moment, hors du temps et qui dure parfois toute la demi-journée, mais il faut y aller disent mes parents, on est obligé de passer la voir, de venir lui dire bonjour, même si parfois sa conversation nous ennueie. Tu iras jouer dans le jardin, dit ma mère.

Le pignon donne sur la rue. Une porte y a été percée, mais on n'entre jamais par là dans la maison, on pousse plutôt le petit portail de fer forgé en côté, qui donne sur le jardin. Juste avant, on sonne et on attend. Dans le prolongement de la maison, à notre gauche, la porte de la véranda s'ouvre, et on voit arriver Madame You, toute petite, grimaçante, heureuse qu'on soit là et en même temps agacée et râleuse, un peu plaintive comme toujours, « Entrez, mais entrez donc, voyons, dépêchez-vous ». Le portail pivote, on s'avance sur une allée cimentée qui mène jusqu'au jardin, c'est le premier jardin que je découvre, je suis littéralement ébloui.

Une petite bande de terrain longe la maison sur la droite, puis à hauteur de la véranda s'ouvre l'immense espace de terre et de légumes, de fruits, de fleurs, d'arbustes qui me semblent tous gigantesques et qui contiennent toutes sortes de présents mystérieux, prunes, pommes, poires, cerises, fraises, framboises, mûres.

Juste après le portail, on passe sous une courte pergola dans laquelle des fleurs s'emmêlent, sorte d'arche végétal. Sur la bande de terrain surélevée aménagée à droite de l'allée, poussent des rosiers de plusieurs sortes, je n'avais encore jamais vu des roses d'une autre couleur que le rouge, ici les roses sont blanches, jaunes, fuchsia, leurs pétales se déploient librement en désordre comme si les fleurs étaient soudainement décoiffées, et les épines de leur tige sont énormes, menaçantes, on peut les admirer mais jamais les toucher. Au pied des rosiers, tout autour il y a de petits massifs de fleurs dont

j'apprendrai plus tard qu'elles portent le nom magique de « pensées », elles sont de couleur jaune, violet, bordeaux. L'allée cimentée nous mène jusqu'à la porte de la véranda adossée à l'arrière de la maison.

Cette véranda est une pièce étrange, à la fois extérieure et intérieure. Les murs de la maison, les deux fenêtres aux volets fermés derrière lesquelles se trouvent la chambre et la cuisine, l'entrée de la maison elle-même, tout a été construit pour résister aux intempéries, or aujourd'hui il n'y a plus aucune intempérie, grâce à la véranda l'extérieur est devenu un intérieur, et la fenêtre, la porte et ses trois marches d'entrée, sont devenues désuètes, ridicules par leur solidité, la pierre, les peintures, les serrures, ne servent plus à rien, tout est au sec et au chaud, ou à l'ombre l'été puisque le dessus de la véranda a été recouvert par endroits d'un canisse en roseau fendu qui protège du soleil. Le sol est un parfait ciment d'intérieur lissé et peint en gris. L'espace est immense, il y a là une grande

table circulaire entourée de six chaises, et plus loin un petit salon d'osier, une table basse et deux fauteuils avec coussin. Une seconde porte de la véranda, dans le prolongement de la sortie de la maison, donne sur le grand jardin, en plein milieu, face à l'allée centrale qui le découpe en deux.

Tout le long de la véranda, sur le muret qui en soutient les vitres, ont été disposées des plantes d'intérieur ; c'est là que je découvre pour la première fois les cactus, de toutes les tailles et de toutes les formes. Ils sont d'un vert très pâle, comme poussiéreux, comme embaumés, à la fois morts depuis longtemps et pourtant encore menaçants, et je ne parviens pas à savoir s'ils sont vivants ou pas. Ces cactus me fascinent, ils m'attirent, je voudrais les toucher pour me faire une idée de leur pouvoir de blessure, et en même temps je crains beaucoup trop la douleur. Je les observe longuement, je les admire. Certains d'entre eux possèdent, entre leurs

feuilles larges couvertes d'épines, des fleurs minuscules magnifiques et jaunes, petites pépites pétrifiées. Il y a des dizaines de cactus, tous différents, alignés d'un bout à l'autre de la véranda. Chaque fois que nous venons ici, je vais les examiner pour voir comment ils ont évolué et d'une fois à l'autre ils ne sont jamais totalement les mêmes alors que pourtant, à bien les observer, ils paraissent ne pas pouvoir changer.

Au mur de la véranda, qui n'est en fait que la façade arrière de la maison, sont accrochés de nombreux souvenirs de voyage, des assiettes décorées, des fanions, des aquarelles, qui représentent des lieux où le couple a été en vacances durant les années où Monsieur You vivait encore. C'est le Mont Saint-Michel, Venise, Paris, la Tour-Eiffel, Madrid, les corridas, Capri, Rome, Lourdes, Versailles : je reconnais les lieux et parfois le nom est écrit. Dans un coin, près de la porte de la véranda par laquelle nous sommes arrivés, sur une

table, sont posés les vieux journaux, les numéros de Presse-Océan et les journaux gratuits de petites annonces, recouverts de poussière. Tout est silencieux, endormi, comme éteint. Madame You nous fait asseoir autour de la table et mes parents lui demandent alors comment elle va.

C'est une petite bonne femme bizarre, sibylline, je ne comprends pas pourquoi nous sommes là, elle n'est pas de notre famille, il n'y a pas de raison que nous venions la voir, mais je ne dis rien et je suis mes parents, je leur obéis. Elle est petite, vraiment petite, le teint mat comme si elle était espagnole, portugaise, sicilienne, andalouse, et la peau toute fripée et ridulée. Elle est brune, sans aucun cheveu blanc, elle porte des petites lunettes et cligne sans cesse des yeux, c'est un tic. Elle grimace beaucoup, sourit rarement, râle, nous fait répéter nos phrases, mes parents m'ont dit qu'elle était un peu sourde. Elle se plaint, à nouveau, encore, toujours.

Mon père m'a dit qu'elle a toujours mal partout, qu'il n'y a jamais rien qui va, que la pauvre vit toute seule. Elle en veut à un peu tout le monde, ses voisins, des méchants, son jardinier, un fainéant. Elle en veut aussi à sa famille qui ne vient jamais la voir, vous êtes bien les seuls qui venez me voir vous savez, dit-elle à mes parents. Elle n'a plus personne m'expliquent-ils. Je leur demande : ses enfants ne passent jamais la voir ? Ils la laissent toute seule ? Moi j'imagine alors que ce sont des enfants qui vivent loin, à Paris peut-être, qui n'ont pas le temps de venir s'occuper d'elle. Mais mes parents me répondent : elle n'a jamais eu d'enfants, et cette réponse de mes parents me semble vraiment curieuse, je leur demande pourquoi elle n'a pas voulu avoir d'enfants, ils me répondent : on ne sait pas, peut-être qu'elle et son mari ne pouvaient pas en avoir.

Elle ne parle presque jamais de Monsieur You. Elle ne parle pas de grand chose, d'ailleurs, seulement la vie quotidienne et les innombrables soucis de factures, d'ouvriers, de travaux, d'entretien du jardin et de la maison. Elle ne prononce jamais le prénom de son mari et ne fait presque jamais allusion à lui. Il a disparu, elle est maintenant comme seule depuis toujours. C'est mon père qui plus tard m'en dira davantage sur Monsieur You dont je n'ai jamais vu le visage.

Monsieur You travaille dans un immense magasin de la grande ville voisine, le magasin s'appelle « La Châtelaine », mon père m'explique qu'il

a bien connu l'endroit. C'est un de ces établissements créés au début du XX<sup>e</sup> siècle et qui semblent alors géants aux habitants des grandes villes. Sont regroupés dans un immense espace ouvert des petits comptoirs individuels comme autant de magasins. Ils sont les ancêtres lointains des hypermarchés et de leurs galeries marchandes, ils prennent la suite des boutiques de Paris qui vendaient la mode vestimentaire venue de la capitale. L'alimentation est exclue de ces établissements, l'alimentation c'est sacré, on ne mélange jamais les vêtements, la décoration, la beauté, parfums ou bijoux, avec la nourriture. De même la pharmacie, elle aussi est sacrée. Tout ce qui entre dans le corps est à part et vendu dans des lieux à l'écart.

D'après mon père, Madame You travaille elle aussi dans ce magasin, on peut supposer qu'ils y sont entrés simultanément, ou bien par cooptation l'un de l'autre. Lui, il est au service

comptabilité ; elle, elle est sans doute démonstratrice, mais mon père n'est plus très sûr. Cependant, il se souvient d'un détail curieux. Avant de travailler dans ce grand magasin, Monsieur You est opérateur de cinéma, c'est la période de la Seconde guerre mondiale, c'est l'Occupation, et il va se retrouver obligé de réaliser des films de propagande sous la direction des nazis. Il en parle une seule fois à mon père, un jour, d'une façon soudaine, il lui dit qu'il a détesté faire ça, qu'il continue d'avoir son comportement en horreur, qu'il n'a pas pu refuser. Il ne lui en reparle plus jamais, et une fois où mon père essaie de le relancer, il prétend qu'il ne voit pas de quoi on veut lui parler, qu'il a tout oublié.

Au début de leur mariage, Monsieur You et sa femme vont d'abord être employés dans un château, une belle chartreuse propriété d'aristocrates, comme il en existe plusieurs dans toute la région. Le couple est à leur service pendant

plusieurs années jusqu'à ce que les patrons ruinés doivent se séparer des domestiques et le couple cherche du travail à la ville, le dieu des romanciers les faisant embaucher par le grand magasin dont le nom est précisément « La Châtelaine », à moins qu'ils soient d'abord venus frapper à cette porte-là parce qu'ils ne voulaient pas quitter complètement l'univers aristocratique.

Mon père est leur banquier, il est jeune, il a reçu en arrivant dans la succursale la gestion du compte de ce couple qui approche de la cinquantaine, c'est une grosse responsabilité, ils ont des biens. Après avoir pris pied dans la ville, ils achètent cette grande maison de banlieue, avec son jardin et plus tard cette véranda qu'ils feront ajouter sur l'arrière, face au grand jardin. Un peu avant ils avaient aussi été propriétaires d'un tout petit bâtiment de trois pièces, situé à Boire-Courant, au bord de la Loire. Le nom de la commune est incroyable, et quand mon

père me dit ça trente ans plus tard, je pense qu'il plaisante, mais non, je localise le lieu en quelques secondes sur Internet, accompagné de photographies. C'est un endroit devant lequel nous sommes passés un jour en voiture, longtemps après, en nous rendant à un pique-nique de famille, petites maisons minuscules de ciment et de chaux face à la rivière. Mon père me précise même qu'à l'époque où Monsieur You a acheté ici, un célèbre acteur comique de l'époque, Louis de Funès, possédait un château à quelques kilomètres de là, sur les hauteurs.

Mon père suit mois après mois les évolutions de leur patrimoine et il se souvient très bien que Monsieur et Madame You revendent cette petite bâtisse en bord de Loire, sans doute un bon prix puisqu'ils investissent dans deux minuscules appartements en centre-ville. Cela commence à faire de l'argent et mon père ne sait pas trop ce que tout ça deviendra après qu'il ait lui-même quitté la

succursale et arrêté de gérer leurs comptes. Probablement a-t-il permis à Madame You de vivre sur ses rentes, faute d'une vraie retraite, mais la chose est peu claire. Monsieur You meurt, Madame You reste seule, elle a la maison avec la véranda mais elle vit chichement, elle demeure presque pauvre, ou alors très radine, elle n'a pas de famille, pas de frères et sœurs, pas d'enfants. Elle mourra. Tellement de secrets, il y a toujours tellement de secrets autour de l'argent.

Elle n'a pas beaucoup d'amis, on ne sait pas trop comment elle occupe ses journées, disent mes parents : elle est seule, elle est très seule, c'est triste de rester seul comme ça, finir sa vie seul, mourir seul, plutôt mourir tout de suite que mourir seul comme ça, dit ma mère. Madame You nous raconte tout de même un peu sa vie quand on lui demande comment elle va. Le matin, il y a les courses, le marché, le journal à acheter, qu'elle lira ensuite en fin d'après-midi après sa sieste. Mais les commerces se mettent à fermer les uns après les autres dans le bourg autour de l'église, et même l'église finit par fermer, le curé n'ouvre plus les portes que le samedi et le dimanche

pour les messes ou pendant les grandes fêtes, le Carême et Noël.

Le monde accélère sa course et elle n'est plus en âge de suivre, elle a fait son temps dit-elle, tout appartient aux jeunes maintenant, et elle me regarde en faisant une grimace bizarre. Elle est si étrange, je sens qu'elle ne m'aime pas beaucoup, elle n'aime pas les enfants, d'habitude on m'embrasse, on me serre, on me gave de sirops, de gâteaux, de bonbons, on me pose trois mille questions sur l'école et ce que je veux faire plus tard, sur mes petites voitures, on me scrute, c'est agaçant mais c'est aussi grisant, je suis une sorte de roi, un futur roi, un petit prince, je suis le Dauphin comme on surnommait jadis en France l'héritier du trône. Tandis qu'ici je suis invisible, non pas qu'elle soit méchante ou qu'elle semble me détester, mais Madame You me voit comme extérieur, lointain, dénué d'intérêt, à peine un accessoire de mes parents, s'ils viennent je viens aussi. Sur le moment,

je m'étais demandé comment elle avait traité ses enfants parce que j'avais entendu une conversation et j'avais cru comprendre qu'elle avait un grand fils de trente ou quarante ans qui venait la voir de temps en temps, mais trop rarement, quelques heures une ou deux fois par an.

Un peu plus tard, mon père m'expliquera donc que Monsieur et Madame You n'ont jamais eu d'enfants et aussi que la personne de sa famille dont elle parlait parfois, ce prénom qu'elle prononçait sans conviction était un petit-cousin, le fils du frère ou de la sœur de son père ou sa mère. C'est le seul qui vient la voir avec nous à l'époque, mais pas plus souvent que nous qui passons une ou deux fois par an quand nous partons en vacances dans les Pyrénées, chaque été parce que la montagne l'hiver c'est trop cher. À part nous, tous les matins vers onze heures il y a le facteur, c'est un jeune homme un peu taciturne paraît-il, qui donne le bonjour mais ne parle pas beaucoup, elle ne l'aime

pas trop, elle nous le dit.

Une fois par semaine il y a aussi le jardinier qui passe et reste la journée, de sept heures le matin à sept heures le soir, c'est tellement grand, et il se paie en légumes et en fruits, Madame You en a beaucoup trop, elle ne saurait pas quoi en faire.

Un jardin comme ça, c'est du souci, presque plus de souci que la maison elle-même, ses pièces, son garage rempli de matériels et d'outils qu'elle ne veut pas jeter car ils appartenaient à celui qu'elle appelle « Mon époux », ils étaient très utiles à « Monsieur You », et ont sans doute, pense-telle, une petite valeur. Mon père doute qu'il y ait quoi que ce soit, dans le garage ou dans la cabane du jardin, qui vaille davantage que son poids en métal. Il est plutôt affolé par tout ce qui est entassé là et lui fait remarquer qu'elle devra bien finir par s'en débarrasser, qu'elle devra faire passer quelqu'un. Elle hausse les épaules, elle s'en

désintéresse, seuls comptent pour elle le jardin, les fruits et les légumes. À la fin de la journée, nous repartirons avec des pleins cageots de tout ce que ce jardin contient de comestible, et aussi des torches de papier journal éclatantes de fleurs, des bouquets de roses, de marguerites, d'iris, de toutes les fleurs que ma mère dévorait déjà des yeux en arrivant et qu'elle brûle de lui demander de couper, ce que Madame You fera sans hésitation, à volonté, d'allée en allée, sécateur à la main, en grimaçant, en bougonnant un peu. Des fleurs, des légumes et des fruits, la beauté et la nourriture, les racines de la vie quotidienne.

À chaque visite, soit à notre arrivée, soit avant notre départ, Madame You tient à nous montrer ce que son jardin lui a donné, où en sont ses plantations. Elle se plaint de ce que le temps a été mauvais, trop sec ou au contraire pas assez ensoleillé, ou trop de pluie, trop de froid, le gel de l'hiver, les saisons ne sont plus ce qu'elle étaient jadis, « à l'époque de Monsieur You » tout était différent.

C'est un immense rectangle de terre, quatre fois plus vaste que la maison et traversé par deux allées verticales et trois allées horizontales. On sort de la véranda et il s'ouvre aussitôt jusqu'aux limites de la propriété, le grand mur de pierre du

fond et les maisons adjacentes sur les côtés. À mi-longueur, la partie gauche du terrain est grignotée par un espace dans lequel se dresse la cabane de bois qui contient les outils de jardinage. Certaines fois, Madame You demande à mon père de couper une branche d'arbre, de faire une réparation, ou de déplacer un énorme caillou, et mon père retrousse ses manches et va chercher des outils dans la cabane. Je l'y accompagne. L'endroit est frais, obscur, il empest l'engrais et la poussière. Des pelle, bêche, pioche, bineuse, paire de sécateur, tondeuse, brouette, sont empilées là, contre le mur de bois aux lattes mal ajourées qui filtrent la lumière venue de l'extérieur.

Au milieu du jardin, trônent plusieurs arbres, espacés, majestueux, chacun porte des fruits qui correspondent à son nom, le cerisier, le pommier, le poirier plus petit, et ensuite sur les côtés il y a les rangées d'arbustes, soutenus par des piquets et des fils de fer tendus. Au fond, contre le mur,

encore des plantations, cette fois verticales, ce sont les tomates. Le reste est horizontal et c'est la plus grande partie du jardin, répartie dans des sillons entre les allées de terre tassée.

Il y a les salades, de plusieurs sortes, laitue, batavia, frisée, mâche, roquette. Il y a les épinards, choux, poireaux, cresson, céleri. Il y a les carottes orange qu'on ne voit que lorsqu'on les arrache, et pareil les petits radis rouge et blanc, délicieux, nous en ramenons à chaque fois. Il y a les haricots mangetout, les petits pois, les salsifis.

Mais surtout, il y a les cerises, les prunes, les fraises et les framboises. Elles seules comptent vraiment pour moi. Madame You me donne un panier en ronchonnant un peu et elle m'envoie faire une cueillette. Je les ramène ensuite à l'intérieur de la véranda où nous les mangeons tous les quatre. Alors, et je crois que c'est le seul moment, elle a l'air heureuse quelques secondes, elle sourit un

peu, grimace moins, semble apprécier ma joie de manger ce que j'ai eu le droit d'aller cueillir dans les allées de son immense jardin. Madame You pense peut-être : même lorsqu'elle devient douce, la vie reste injuste.

Une seule fois, je ne sais plus pourquoi, Madame You nous fait entrer dans la maison et nous asseoir dans sa salle à manger, tout au bout du bref couloir, entre la salle de bains et la chambre dont la porte reste toujours fermée. Avant de pénétrer dans la pièce, elle nous demande de poser nos pieds sur des paires de patins de feutre disposés sur le seuil : le sol est en parquet, sombre, parfaitement ciré, brillant comme une pièce d'eau malgré la pénombre. Les persiennes ont été entrebâillées et la pièce se trouve plongée dans une semi-obscurité.

Au centre de la salle à manger se tient une grande table à pieds tournés, au bois

sombre également, ma mère dit qu'elle est en acajou, sans style bien défini, peut-être Louis-Philippe, apparemment d'époque, je suis sûre qu'elle vaut cher a confié une fois ma mère à mon père. Sur cette table est posé un grand napperon de dentelle blanche. Il y a aussi contre le mur un buffet assorti, sur lequel ont été disposées des assiettes à dessert en céramique décorées de dessins humoristiques avec légendes, réalisées au XIX<sup>e</sup> siècle, toutes différentes, une scène comique par assiette. C'est dans ces assiettes que Madame You nous sert le gâteau que nous amenons quand nous venons la voir.

J'aime ces assiettes parlantes, elles me fascinent, me rendent heureux. À chaque visite, je découvre une nouvelle assiette et une nouvelle histoire drôle. Les scènes sont dessinées à la plume, comme des eaux-fortes, les personnages sont superbes, immobilisés en plein milieu d'un mouvement, presque vivants, attendant d'être regardés par le spectateur

gastronome. En dessous du dessin, imprimé en cercle, il y a le texte, une seule phrase qui est parfois une réplique prononcée par l'un d'eux, tout est dit et on rit. Rien de compliqué, rien de vulgaire, un ressort simple, c'est gratuit, souvent drôle. Quand Madame You distribue les assiettes, je regarde celle de chacun et surtout j'essaie d'en obtenir une que je n'ai encore jamais vue. Je la déchiffre, je l'admire, je la lis. Puis le gâteau ou les biscuits secs recouvrent le dessin, c'est le temps du plaisir de l'estomac. Enfin, quand j'ai fini de manger, l'assiette est à nouveau bavarde, elle n'est plus récipient, elle redevient tableau parlant.

Madame You utilise ces assiettes à dessert parce qu'elle n'en a pas d'autres, elles lui viennent de la famille, la sienne ou celle de son mari, on ne sait pas trop, elle sourit tristement en me voyant chaque fois si heureux de les découvrir et d'y manger, elle ne comprend pas bien l'effet produit par ces objets sur mes parents et

sur moi. Mon père et ma mère les trouvent magnifiques, fines, rares, fragiles, raffinées avec leur ton monochrome, dessin noir et gris composé par des traits hachurés, et tour entièrement décoré, en faïence ou en céramique. Ces assiettes viennent probablement de Gien, ou Sarreguemines, ou Lunéville, ou Saint-Amand, elles datent de la fin XIX<sup>e</sup> siècle ou du début XX<sup>e</sup>, l'époque des almanach dont elles reprennent l'humour trivial.

Madame You va chercher les belles assiettes dans sa salle à manger d'époque et les ramène dans sa véranda remplie de chaises en Formica, de dizaines de cactus, de nappes en toile cirée et de souvenirs de vacances, les deux mondes s'entrechoquent, celui du raffinement et celui de la simplicité, l'intérieur sombre de la maison et cet extérieur si clair, si ouvert sur le ciel et sur la terre, le potager, le jardin : la nuit et le jour, le passé et le présent.

Au-delà de tout, au-delà même du jardin avec ses fleurs, sa terre poussiéreuse, ses fruits, ses fraises, sa mystérieuse vie silencieuse qui fait sortir de terre des objets doux et colorés qu'on pourra ensuite manger, c'est la véranda qui me fascine. Cette cloche transparente m'hypnotise. Je ne me souviens pas y avoir eu chaud, peut-être parce que jamais nous ne venons ici un jour de canicule, mais au contraire ses murs de verre coupent le vent léger, protègent du froid, nous y sommes confortablement assis sur des fauteuils à l'abri de l'extérieur et malgré tout comme si nous étions à l'extérieur, voyant à travers ses murs transparents, et

le ciel lui aussi nous est offert, on peut compter les nuages en levant simplement les yeux, et s'il pleut les gouttes glissent sur le toit de vitre dans un roulement très doux. Cette véranda est immense, toute la longueur de la maison, et une profondeur équivalente à deux pièces l'une contre l'autre, elle double la surface de la maison. C'est le lieu idéal pour passer une fin de vie, somme toute : la lumière du dehors sans les intempéries. Avec mes parents, nous aimons venir là, bien que Madame You nous semble toujours un peu préoccupée, ailleurs, anxieuse, peut-être aigrie.

Elle ne m'aime pas, et pourtant elle me fait des cadeaux, en grimaçant certes, mais elle me les fait tout de même. Des petites bricoles puis plus tard des étrennes. Mes parents m'ont enseigné qu'il fallait envoyer ses vœux chaque année à ses aînés, avant la fin du mois de janvier. Ils savent que les anciens aiment recevoir du courrier, mes vieux oncle et tante, bien sûr, mais aussi la grande-tante de l'intérieur du pays qui est

restée vieille fille et porte le même prénom que sa mère, et c'est pour cela que la plus ancienne se fait appeler « Tante Jeanne » et la plus jeune « Jeannette », quatre-vingt quinze ans la première, soixante-quinze la seconde. Ces deux vieilles tantes ne répondent jamais à mes vœux. Madame You, elle, au contraire, me répond chaque année et elle accompagne sa courte carte avec des étrennes : un chèque à mon nom, cent francs. Ce n'est pas beaucoup, mais quand même, cela me fait plaisir de recevoir cet argent, de gagner de l'argent, et aussi plaisir de savoir qu'elle, si bizarre, si réservée avec moi, me fait quand même ce cadeau.

Je continue de lui envoyer tous les ans mes vœux, au fil des années elle ne répond plus aussi rapidement, mais une carte arrive malgré tout à chaque fois, parfois en mars seulement. Puis un jour, c'est en septembre que je reçois un mot. Il n'est pas de sa main, il est écrit par un homme dont le nom m'est inconnu,

et l'homme écrit qu'il a le profond regret de m'informer du décès de Madame You l'année précédente, qu'il m'adresse toutes ses condoléances. Mes parents ignoraient son décès, ils savaient qu'elle était partie à l'hôpital quelques années avant, ils étaient passés la voir une fois là-bas, elle les avait à peine reconnus, encore plus absente que jadis, éloignée, détachée de tout, lassée, fatiguée de ce monde-là. Ma mère lui avait parlé de la maison avec véranda, de ce qu'elle devenait, tout ce qu'elle contenait, tous ses meubles, Madame You avait tout vendu, tout débarrassé, maison vidée, et rien d'autre. Elle était née en 1909, elle allait avoir quatre-vingt huit ans.

Mes parents ont attendu de longs mois un petit héritage. Ils n'attendaient pas de l'argent, ils savaient qu'ils n'avaient pas de raison d'en recevoir, pas de lien de parenté, pas d'affection, d'attachement sentimental particulier entre eux et elle. Mais il y avait quelques meubles magnifiques, pas si chers que ça d'ailleurs, des copies d'ancien, des pièces difficiles à négocier, qui n'intéresseraient qu'un brocanteur ou un antiquaire curieux et spécialisé dans le style Empire, et encore. Il y avait un meuble, en particulier. Ma mère en parlait souvent à Madame You, elle en parlait aussi à mon père. Ma mère disait : Sa petite travailleuse Napoléon III, elle est

si belle, si belle, elle m'a dit qu'elle me la donnera un jour.

J'ai vu plus tard à quoi ressemble ce qu'on appelle une travailleuse : c'est une table carrée, très fine, devant laquelle à l'origine on s'assoit pour effectuer un travail nécessitant de la précision. Le plus souvent, ses quatre pieds sont cambrés et se terminent par un sabot de bronze. Le plateau se soulève et l'intérieur cache des casiers compartimentés, une partie dans le tiroir, une autre partie dans le corps de la table.

Ma mère n'a jamais cessé de s'extasier devant ce petit meuble, elle aime les meubles anciens, son père était ébéniste et son frère l'est devenu également après la mort prématurée de leur père. Mes parents n'ont jamais eu beaucoup d'argent devant eux, mais chaque fois qu'ils ont pu, ils ont acquis en salle des ventes, dans les vide-greniers, chez les brocanteurs de campagne, partout où ils pouvaient, de belles copies de meubles anciens

de tous les styles français classiques, Régence, Louis XV, Louis XVI, Directoire, Empire, Restauration, Louis-Philippe. Le style préféré de ma mère est resté le Louis XVI : selon les spécialistes c'est un style qui se caractérise par la ligne droite, les angles à pan coupé ou à ressaut, les oves, les perles, les rais de cœur, les cannelures, les nœuds de ruban. À cette époque, on fait beaucoup de commodes rectilignes ou demi-lunes, de bureaux à cylindres, de secrétaires-commodes, de bonheurs-du-jour (petit bureau à armoirette), de tables-bouillotte. Mon père et ma mère ont aussi acheté beaucoup de meubles de style Directoire et Empire ; ils disent qu'il est important de mélanger plusieurs époques dans une même pièce.

Cette travailleuse plaît tellement à ma mère que pendant longtemps je vais croire que nous ne venons rendre visite à Madame You que pour une seule raison : qu'elle laisse à ma mère par testament cette petite table. Mon père

le répète d'ailleurs souvent à ma mère pour plaisanter : Tu ne t'intéresses donc qu'à sa petite travailleuse, tu es vénale, ça c'est pas bien. Et ma mère rit. Mais ce n'est pas la seule raison, elle et mon père ne viennent pas voir Madame You uniquement pour ça. Je ne suis même pas sûr que ma mère veuille vraiment de cette petite table ancienne.

La travailleuse est le prétexte, l'objet qui permet de parler sans parler, le pivot de tout le passé. Venir voir Madame You, c'est replonger dans le temps d'il y a dix ou quinze ans, quand mon père était un simple employé, quand j'étais un nouveau-né, quand la vie était si insouciant, si facile, avant la crise économique, le choc pétrolier, l'inflation et le chômage, quand les présidents de la République s'appelaient De Gaulle, Pompidou, ou Giscard. Madame You est une trace intangible de ces années-là, rien n'a changé chez elle, dans sa véranda, dans son jardin, dans sa maison, et elle-même

n'a pas changé, bougonne, ombrageuse, si peu tendre avec moi, du moins au début, quand je suis encore un enfant. Venir voir Madame You c'est côtoyer aussi une femme plus vieille que mes parents, et qui était vivante quand leurs parents à eux l'étaient aussi, c'est contourner le temps et essayer de récupérer un peu de ce que la vie leur a scandaleusement volé, enfants laissés seuls et à jamais inconsolables.

Je n'ai jamais eu de grands-parents, ils sont morts avant ma naissance, mes parents étaient orphelins avant de devenir eux-mêmes parents, vies minuscules agrandies démesurément et qui, les obligeant à devenir majeurs, à entrer dans des vêtements d'êtres majuscules qu'ils n'étaient pas et dont ils se déferont vite, redimensionnent le costume à leur taille, les vies majuscules non merci, disent-ils, être heureux en famille leur suffit, le monde attendra, il se passera de nous, pensent-ils, il ne nous a rien donné, alors nous ne lui devons rien.

Je ne sais pas grand chose sur eux tous, finalement, je ne sais même pas si mes parents ont pu connaître leurs grands-

parents. Mais je crois qu'ils pensent que cela me manquera, que j'ai besoin d'un papie et d'une mamie, d'un des deux au moins, et durant un moment, peut-être court, ils ont dû penser que Madame You pouvait être cette grand-mère, elle qui m'avait vu naître et vu grandir, elle qui avait deux générations de plus que moi et aurait pu être la mère de mes parents. Mais la greffe n'a pas pris. Ça n'a pas marché, sans doute parce que Madame You n'avait elle-même pas eu d'enfants, qu'il y avait un trou entre les deux générations. Elle a probablement été triste de ne pas avoir eu d'enfants. Les hommes et les femmes ne l'avouent jamais, ils dissimulent, ils esquivent, mais presque tous et toutes sont terrifiés de ne pas avoir de descendance, de ne pas ressentir l'amour pour eux éprouvé par une partie sortie de leur corps et devenue autonome, vivante et pensante. Le destin est une effroyable martingale.

Il y a donc cette phrase qu'elle prononce paraît-il une fois à propos de

la table travailleuse, et que ma mère va répéter ensuite si souvent derrière elle, brandissant dans son dos ces paroles comme une preuve, comme une sorte de contrat oral, ces quatre mots redoublés, parlant de la petite table qui signifie tellement pour ma mère : « Je vous la donnerai, je vous la donnerai. » Cette travailleuse, ma mère y voit sans doute à la fois son père tellement chéri, celui dont jamais elle ne se remettra de la disparition, ayant les larmes aux yeux à sa plus simple évocation, et même à l'évocation de quoi que ce soit qui fut en rapport de près ou de loin avec ce qu'il a fait de sa vie, donc son métier, l'ébénisterie, et donc les meubles, ma mère parlant et touchant les meubles avec les yeux brillants, et il y a aussi toutes ces années de travail pour s'en sortir, l'arrêt des études pour une femme si intelligente qu'elle, les cours de couture, les cours de sténographie, l'emploi de secrétaire dès dix-huit ans pour subvenir aux besoins de sa propre mère, le travail, encore le

travail, l'ouvrage tôt le matin puis encore le soir. « Je vous la donnerai, je vous la donnerai. »

Quand mes parents me disent : Nous allons nous arrêter en passant pour voir Madame You, je suis enthousiaste, mais pas parce que je vais voir une personne dont la présence m'a manqué, une personne qui m'est chère au sens où rester des heures à ses côtés crée l'euphorie du simple fait de la proximité physique, non, je suis enthousiaste car je vais retrouver la véranda et le jardin, ces deux espaces fascinants, mystérieux, dont l'existence me semble ne pas avoir de cause raisonnable.

Madame You elle-même, elle m'intéresse moins. Sauf sur un point, un élément très important et que je saisis immédiatement, tout petit, bien avant mes dix ans et avant que je comprenne la langue anglaise : son nom. *You*. Vous, toi. Ce nom est assez peu courant, même s'il est localisé en effet dans l'ouest de la

France. C'est une exclamation et, à cheval sur ces deux siècles, le XX<sup>e</sup> siècle et le XXI<sup>e</sup> qui voient l'anglais se généraliser comme langue mondiale, c'est une ouverture immédiate vers l'autre et c'est une identité vidée. Comment vous appelez-vous ? Mon nom est personne, je m'appelle *You*, je m'appelle *vous*, je m'appelle *toi*. Ce nom, c'est son mari qui lui a donné, tout comme la maison et les meubles, époque dans laquelle les femmes mariées n'ont pas encore le droit de conserver leur nom, ni celui de voter ou de disposer d'un compte bancaire. Je n'ai jamais connu son nom de naissance, ni son prénom. En tout cas, ce nom, Madame *You*, me plaît et m'amuse, il ne fait pas sérieux, il est drôle, plus drôle qu'elle-même, qui reste longtemps pour moi une énigme.

Puis je vieillis, je deviens un adulte, j'ai vingt ans, j'accompagne encore une fois mes parents lorsqu'ils passent la voir, environ tous les six mois. Le jardin, la véranda, rien n'a changé, même pas elle.

Madame You avait donc écrit à mes parents depuis l'hôpital, en leur disant qu'elle y était, et ils étaient venus la voir, puis quelques mois avaient passé, ils ne lui écrivaient plus, ils ne lui envoyaient même plus leurs vœux à chaque début d'année. Moi je lui envoyais encore mes vœux, et précisément, un jour de septembre, je reçois ce courrier étrange, cette carte de visite d'un individu que je ne connais pas et qui m'écrit qu'il a le regret de me dire que Madame You est décédée, qu'il est gêné de devoir m'en informer de la sorte, qu'il ne savait pas que j'étais un proche, qu'il m'adresse ses condoléances. Je pense qu'il s'agit du petit-cousin. Je suis

triste, je me demande comment aura été son enterrement, quel nombre de gens y assistait et qui étaient-ils, combien d'amis il lui restait, elle qui n'avait pas d'enfants, elle qui était fille unique, qui vivait seule et ne parlait de temps à autres qu'à son jardinier et aux quelques commerçants du bourg. Elle n'était même pas croyante, ne pouvait même pas discuter avec le curé. Mes parents, et même moi, auraient dû être là pour l'enterrement, ou au moins envoyer une gerbe de fleurs matérialisant notre hommage à sa mémoire.

Je n'en ai pas reparlé à ma mère et elle n'en a jamais reparlé non plus, mais je sais qu'elle n'a pas hérité de la petite table que possédait Madame You, la travailleuse Napoléon III. Aucun testament n'avait été fait, les dispositions légales auront joué : en l'absence d'ascendant et descendant, les frères et sœurs héritent, en l'absence de ces derniers c'est le lien de parenté le plus proche, et ç'aura été le fils des frère ou sœur de ses père ou mère, son

petit-cousin qui de temps à autre, une fois par an, venait la voir et que d'après mes parents elle n'aimait pas.

Je croyais qu'elle ne m'aimait pas beaucoup non plus, mais j'ai retrouvé après sa mort ses deux dernières cartes de vœux. La première carte est écrite au stylo bic bleu, d'une très belle écriture élancée, régulière, qui ne correspond pas à la personne que j'ai connue et qui laisse deviner une âme qui méritait mieux que ce qui lui a été accordé. Sur son verso, une peinture naïve représente un paysage de neige avec une diligence tirée par deux chevaux entre un grand sapin enneigé et un village également enveloppé dans le blanc, sous des flocons qui tombent, et les mots *Meilleurs vœux !* ont été imprimés en lettres d'or dans l'angle supérieur gauche.

Elle écrit, avec plusieurs fautes d'orthographe dues à l'étourderie : « Je te remercie de tes bons vœux et t'en adresse de même vœux de bonheur santé et travail que j'espère que tout va bien.

Je te joins un petit modeste chèque que j'espère tu recevras. Pour moi l'âge est là et je ne peux plus guère marcher. J'espère que tes parents vont bien, je n'étais pas au courant de leur départ. Avec toutes mon bon souvenir et amitiés, je t'embrasse. » Au dos de l'enveloppe, figure son adresse, celle de la maison avec jardin et véranda, ce qui indique qu'elle n'est pas encore partie en maison de retraite ou à l'hôpital.

La seconde carte de vœux date d'un an après. La graphie de mon adresse sur l'enveloppe trahit des difficultés à écrire, elle s'y est repris plusieurs fois pour tracer les chiffres de numéro de rue et de code postal. La carte est un carton blanc un peu sale, plié et découpé irrégulièrement au ciseau, sans doute un morceau de bristol destiné à une autre utilisation. L'adresse au dos de l'enveloppe est toujours celle de la maison en banlieue, l'écriture de la carte est toujours tracée avec un stylo bic bleu très fin mais elle est devenue tremblante, encore belle même si elle devient à peine

lisible par endroits parce que toutes les lettres n'ont pas été formées.

Madame You écrit : « Excusez-moi pour cette carte postale pour te remercier de tes bons vœux et t'en adresser de mêmes de bonne année bonheur et santé et travail que j'espère tu as trouvé. Pour moi j'ai eu la grippe, je ne suis pas encore sortie. Je te joins un modeste chèque que j'espère tu pourras encaisser. Je ne t'oublie pas et je t'embrasse. »

Puis plus jamais un signe.

© Marc Pautrel, 2012.